

Cahier de témoignages de déportés du Cher : A - B

**AGOGUÉ Léo**

Membre du mouvement de résistance Libération-Nord. Arrêté le 11 novembre 1942, déporté à Sachsenhausen-Oranienburg (Kommando Heinkel) du 25 janvier 1943 au 22 mai 1945. Matricule 58216

Oranienburg-Sachsenhausen est aussi le seul grand camp à connaître à la fin de la guerre une « Marche de la Mort » entamée sur 250 km par trente à quarante mille êtres humains, hommes et femmes qui, sur les routes, laissent derrière eux des chapelets d'agonisants achevés d'une balle dans la nuque, en présence de délégués impuissants de la Croix-Rouge internationale. La Marche de la Mort fait neuf mille victimes.

Le 22 avril 1945, un détachement de soldats soviétiques et polonais libère les trois mille moribonds restés au camp.

Selon les statistiques retrouvées, 204 537 détenus sont entrés à Oranienburg-Sachsenhausen entre le 12 juillet 1936 et la mi-avril 1945 ; 100 167 d'entre eux, c'est-à-dire la moitié, y ont été exterminés.

(Témoignage de **Léo Agogué**. Extrait. Plaquette éditée pour le 45<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher). AMRDC



Gamelle rapportée des camps par Léo Agogué (on notera que le matricule gravé sur l'objet ne correspond pas à celui qui lui avait été attribué au camp de Sachsenhausen).

Musée de la Résistance et de la Déportation du Cher.



*Raymond Arnold dépose au procès de Pierre Paoli en janvier 1946 (AMRDC)*

Raymond Arnold fait partie du réseau AJAJ démantelé à Bourges en janvier 1944. Déporté au camp de **Natzwiller (Struthof)**, prison de Brieg, Kommando de Langenbielau, camps de **Gross-Rosen** (Kommando de Kamenz), **Mauthausen** puis de **Dachau**. Matricule 8593. Libéré le 29.04.1945.

Dachau restera pour moi la période la plus nébuleuse ; l'épuisement, la dysenterie et enfin le typhus. [...] J'ai même conscience que je ne vais pas m'en tirer. [...] Et puis, j'eus vent du départ des S.S., de l'arrivée des Américains, et un grand sursaut me remit debout, car je les voulais ces retrouvailles de la liberté, tant attendue, tant espérée. (Je ne savais pas à l'époque que je figurais sur la liste des morts par le typhus, déjà communiquée à Bourges).

Et nos libérateurs américains, sans doute préparés à beaucoup de choses mais pas à la situation qu'ils allaient trouver dans les camps, nous offraient des nourritures bien mal adaptées et qui nous tentaient tellement. Une appétissante boîte de haricots blancs me valut une crise d'appendicite. [...]

Contrairement à André [Péru], dès que les conditions de liberté se sont trouvées réunies, je n'eus qu'une hâte – malgré ma faiblesse : quitter l'Allemagne, retrouver mon pays, ma famille, mes amis. Quelques Alsaciens éprouvant le même besoin, nous finîmes par obtenir un transport sur Strasbourg, puis Mulhouse. Je quittai le camp de Dachau début mai avec un pantalon rayé des déportés (que je garde encore) et une veste donnée par un Américain (le tout pas à ma taille évidemment !).

Puis ce fut l'arrivée en Alsace. Dans mon village j'ai retrouvé ma mère, devenue veuve, la famille chaleureuse mais également sans connaissance des besoins de retour à la vie d'un déporté. Il fallait manger, boire, vite grossir [...] et parler, parler....

Alors, j'ai eu très vite l'envie de retrouver Bourges, le « noyau » de ces dernières années. Un arrêt à Paris, hôtel Lutetia bien sûr, questionnaire, remise de cartes diverses et la valise en carton, plus un costume, et le même soir je vais voir la pièce de Jean Anouilh, « Antigone », merveilleusement interprétée, posant la question du choix, du terrible choix, dans les convictions. Je l'ai fait, et j'en reviens. Une vague de bonheur ! Et puis la vie recommença ; pourtant les séquelles de la déportation m'ont poursuivi : un an de sana pour tuberculose, puis tant d'autres maladies jusqu'à maintenant [...].

(Témoignage de **Raymond Arnold**. In : « *Nos jeunes années : quand l'espoir a failli s'éteindre ...* » de André Péru et Raymond Arnold. Extraits). AMRDC



*André Berniot lit l'Appel aux Morts lors  
d'une commémoration à Bourges.  
(AMRDC)*

Membre du mouvement de résistance Vengeance. Déporté le 21.05.1944 à Neuengamme (Kommando de Drütte-Watenstedt), puis Bergen-Belsen. Libéré le 22 mai 1945. Matricule 30323.

[...] La crainte de retourner à l'usine m'étreignait chaque jour davantage. Chez nos gardiens, des changements révélateurs se produisirent en février-mars. La majorité des SS adultes disparaissaient, d'autres extrêmement jeunes les remplaçaient, puis ces derniers furent relevés à leur tour par de très âgés qui arrivèrent munis de vieux fusils. C'étaient des « Volkstreiner », ce qui correspond aux territoriaux français de 39-40. Une partie d'entre eux étaient aussi des anciens de la Grande Guerre. Ils étaient abordables et même une conversation en cachette pouvait s'engager à l'occasion de corvées extérieures, de l'infirmerie à la morgue.

J'ai pu parler avec plusieurs d'entre eux. Quelques-uns avaient plusieurs enfants sur le front russe dont ils étaient sans nouvelles ou qui avaient déjà été tués. Leur moral était au plus bas. Certains, qui voyaient en moi un fils de l'âge des leurs, me plaignaient.

Le malheur des uns fait parfois le bonheur des autres J'avais par eux des informations sur l'avance des Alliés. Notre espoir de libération s'amplifiait, des rumeurs d'évacuation de notre camp aussi.

Les conversations étaient nécessairement très brèves, mais les rencontres assez nombreuses. Je crois même qu'une certaine sympathie née d'un malheur commun apparaissait ; des confidences dangereuses s'échangeaient après un regard furtif et circulaire alentour pour s'assurer qu'aucun soldat n'était assez proche pour entendre.

Enfin l'évacuation en priorité de l'infirmerie fut décidée. Un train de plusieurs wagons métalliques à charbon, sans toiture, vint se garer à 200 mètres du camp. Le Revier était proche. Une brèche dans les barbelés fut ouverte, une pagaille terrible se produisit : les valides croyant que ces wagons étaient pour eux les prirent d'assaut. Nos gardiens dépassés par les événements ne pouvaient rétablir l'ordre. Les kapos toujours zélés les aidèrent. Certains valides moins pressés se virent réquisitionnés pour aider ou transporter les invalides. D'autres, pris d'une rage subite, allèrent détruire toutes les installations de l'infirmerie ; certains cherchaient des bouteilles susceptibles de contenir de l'alcool. Les dortoirs furent tous également saccagés. Le convoi erra plusieurs jours en campagne, fut stoppé de nombreuses fois par des bombardements ravageurs nous obligeant à l'abandonner et à finir la route à pied pour rejoindre le camp d'extermination de Bergen-Belsen, dit par les SS le « sanatorium » et le « mouvoir », par nous autres. Le typhus, la dysenterie et des milliers de morts nous y attendaient.

Arrivés le 1<sup>er</sup> avril, nous fûmes quinze jours sans rien manger. La suite fut une autre histoire aussi terrible. Plusieurs résistants déportés de Bourges ou du Cher y périrent.

REPUBLIQUE FRANCAISE  
 PREFECTURE DU CHER **AT**

**AUTORISATION DE CIRCULER N°** [REDACTED]  
 Délivrée au véhicule désigné ci-après :

N° d'immatriculation **6714 IN**  
 Genre **Touriste**  
 Marque et puissance **CITROEN -**  
 Agent moteur **essence**  
 Propriétaire : **BERNIOT Lucien**  
 Profession **Centre d'Accueil**  
 Adresse **BOURGES**  
 Utilisé par " "  
 Profession " "  
 Domicile " "

Itinéraire ou zone d'utilisation **BOURGES/LILLE et retour**

Motifs du déplacement ou nature des transports effectués :  
**Aller chercher un déporté**

du 30 MAI au 20 JUIN 1945  
 Valable jusqu'au

Le 29 Mai 1945  
 Le Préfet délégué  
 L'Ingénieur en Chef,  
*[Signature]*

Partie à détacher et à apposer sur le pare-bris

Document qui a permis au père d'André Berniot d'aller chercher son fils, rapatrié sur Lille.  
 AMRDC- Dossier Berniot



*Berniot*  
 Ma main gauche par  
 la porte de ma maison à  
 Paris après réception de  
 mon fils et famille  
 de  
 Adrien Berniot  
 de grande adhésion  
 maux - on doit au valet ma

Retrouvailles d'André Berniot, qui porte un calot, avec sa famille à son retour de déportation. A. Berniot, amputé de son bras droit pendant sa déportation, a annoté la scène de sa main gauche au dos de la photo. - AMRDC



*Le Berry Républicain* du 13.06.1945.  
AD 18 – 204 PER 2

(Témoignage d'**André Berniot**. Extrait. Plaquette éditée pour le 45<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher). AMRDC





Jane Boiteau, ainsi que d'autres rapatriés, est accueillie au café-restaurant La Bécasse, place de la gare à Bourges.

*Le Berry Républicain* du 30.05.1945

AD 18 - 204 PER 2

Centre d'accueil des rapatriés La Bécasse



Photographie aérienne du quartier de la gare à Bourges

AD18 - 34a - 8 Fi - Bourges 26

Militaire entré dans la résistance, G. de Bonneval est arrêté en fin 1943 dans le Cher et déporté NN le 28.03.1944 à Mauthausen, Kommando de Gusen. Matricule 64104. Libéré le 11.05.1945.

Revenus vivants – ou presque – surgis du tombeau après avoir vécu la plus dramatique, la plus hallucinante et néanmoins la plus enrichissante expérience qu’aucun homme ait eu à subir depuis qu’il y a des hommes... Moulus, écrasés, broyés par l’implacable machine totalitaire qui voulait, avant tout, nous détruire moralement, avant de nous liquider physiquement, nous avons réussi à force de volonté, à force de foi – mais aussi, avouons-le, de chance – à survivre...

### **Cette nuit ...**

Cette nuit, le vent a soufflé, un vent violent.  
Il nous a apporté de l’au-delà du Temps  
des messages écrits, il y a bien quarante ans

Entendez-les ces témoignages bouleversants  
de Fusillés, Déportés, Résistants,  
Ecrivains, poètes ou simples Combattants  
de la Nuit et du Brouillard de ces Temps.

Ils vous crient, indignés, leur protestation.  
Ils vous expliquent leur engagement.  
Ils vous expriment leur déchirement.  
Ils vous disent leur sacrifice, simplement  
Et leur entière et volontaire acceptation.

Ils vous mettent en garde contre la tentation  
de l’oubli, facile, mais si inquiétant,  
qui s’est emparé de nous, maintenant.  
Le vent les a apportés par-delà les ans  
ces messages écrits il y a bien quarante ans.

Ecoutez ce soir ! Ecoutez avec grand soin,  
Ecoutez ! Et n’oubliez pas, vous les Vivants  
Apprenez et souvenez-vous, vous les Enfants.  
Ce sont des Morts qui vous parlent de loin.

(Réflexion et poème de **Gaston de Bonneval**. Plaquette éditée pour le 45<sup>e</sup> anniversaire de la libération des camps de concentration : 1945-1990 – Témoignages vécus de déportés du Cher). AMRDC

Capitaine sous les ordres du Commandant Bertrand, il fait partie de l'organisation de résistance de l'armée, l'O.R.A., du 1<sup>er</sup> R.I. Arrêté le 7 avril 1944 à Saint-Florent sur Cher. Déporté au camp de concentration de Neuengamme le 7 juin 1944 (Kommandos de Misburg et Schandelah). Libéré au camp de Wöbbelin le 03.05.1945. Matricule 33708.

[...] En avril, les Allemands nous ont repliés devant l'avance américaine. Notre misère est allée grandissante, le chemin parcouru sur voie ferrée est jalonné de cadavres. Nous étions entassés dans des wagons, presque sans nourriture. Après quelques jours de trajet, tous les matins, c'est 5 ou 6 cadavres qui étaient descendus de chaque wagon. Après avoir traversé l'Elbe j'ai sauté du train avec un camarade et tenté de m'enfuir. Nous étions sans force, j'ai été repris par une patrouille de jeunes hitlériens. J'ai eu beaucoup de chance de ne pas être fusillé, mon camarade et moi nous en sommes tirés avec quelques coups de pied et coups de poing.

J'ai été emmené au camp de Wobeline [KZ Wöbbelin] où j'ai retrouvé mes camarades. Nous étions environ 5000 hommes et 3000 ou 4000 femmes. Chez les hommes après une douzaine de jours de présence dans ce camp nous n'étions plus que 3500. Le nombre des morts s'élevait en moyenne à plus de 100 chaque jour. Nous avions tous la perspective d'une mort prochaine quand enfin le 3 mai dans l'après-midi un char américain a pénétré dans notre camp. Les Russes étaient à 2 km. Nous étions au point de rencontre des armées russes et américaines. Le camp était un vaste charnier et je crois préférable de ne pas le dépeindre, c'est pour moi une vision trop pénible.

Les Allemands avaient probablement l'intention de nous emmener sur Lubeck pour nous joindre à nos camarades de Neuengamme. Vous connaissez l'odyssée de ces malheureux embarqués sur une flottille de la mort et un bien petit nombre a pu atteindre la Suède. Les Russes en coupant le chemin de Lubeck à notre convoi nous ont sauvé la vie.

Les S.S. jusqu'à la fin ont cru en la victoire allemande, et cette stupidité ne leur a jamais permis de supposer que nous reviendrions de leurs bagnes pour conter leur infamie.

Nous sommes revenus pour dire que toute l'Allemagne est responsable de tant de massacres inhumains dont l'Europe entière fournissait la triste chair. Ce peuple d'esclaves terrifiés n'a eu que les tyrans qu'il a bien voulu supporter, il a acclamé frénétiquement les succès dont il a profité. Il doit partager avec ses tyrans le poids des crimes qu'il a permis par sa lâche soumission.



Carte délivrée à Henri Bonnichon par la FNDIP (Coll. privée Mme Straus)  
AD 18 - 1 PH 26

# JOURNAL des COMBATTANTS

Numéro 1980  
8 mars 1986  
70e année  
Nouvelle série  
Prix: 4,60 f.

ET DE TOUTES LES VICTIMES DES GUERRES  
HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT FONDÉ EN 1916 PAR ANDRÉ LINVILLE

## SCHANDELAH et WÖBBELIN

« Nous n'apprendrons  
que si nous n'oublions pas »



Une vingtaine de survivants des camps de Wöbbelin et Schandelah ont fait un pèlerinage sur les lieux où ils ont souffert et où sont morts beaucoup de leurs camarades. Les exigences de l'actualité ont retardé la publication du compte rendu de ce voyage qui a provoqué une profonde impression en Allemagne Fédérale. Au même moment, d'autres amicales de déportés effectuaient des pèlerinages semblables dans les sinistres camps.

C'est ainsi qu'à Hambourg, ils furent plusieurs à fleurir la plaque commémorative de l'exécution du professeur Florence et du docteur Quenouille pendus en même temps que douze enfants juifs et leurs infirmières de l'école du Bulenhuserdamm.

A Wöbbelin, les pèlerins surent du mal, dans un sous bois, à retrouver l'emplacement du camp proprement dit, marqué par quelques tas de briques. Des centaines de déportés moururent là, où ils avaient été reliés, quelques jours avant l'arrivée de la 82e Division aéroportée américaine. Les autorités de l'Allemagne de l'Est ont érigé une petite stèle en bordure de la route qui rappelle le martyre, ruisseau, un musée et un monument au milieu d'une pelouse d'honneur où reposent plus de 200 corps de déportés exhumés d'une fosse commune découverte dans les années soixante.

200 autres corps ont été enterrés par l'armée américaine au cimetière de Ludwigslust. Le pèlerinage aboutit à Schandelah où les anciens déportés ont retrouvé les baraquements de cette exploitation de schistes bitumeux où ils fabriquaient de l'huile et des produits de substitution du pétrole sous les coups de leurs gossiers.

La stèle érigée là porte l'inscription suivante: « Wir lernen nur, wenn wir nicht vergessen » (Nous n'apprendrons que si nous n'oublions pas). Ce monument a été dressé grâce aux efforts des conseillers écologistes de la commune (Mime Schafer et M. Ausmeyer) et de l'arrondissement (M. Kumléhn) et les anciens déportés Eugène Marion et Victor Malbecq.

Au cours de l'inauguration officielle, M. Quitte, conseiller de l'arrondissement de Wolfenbüttel a rappelé qu'en 1945, il n'avait que dix ans, mais qu'il connaissait l'existence des sinistres camps.

Henri Higelin (F.34953) et Paul Jenn (F.58407) et leurs camarades ont écrit en conclusion de leur compte rendu: « Nous ne serons vraiment jamais libérés de Schandelah et de Wöbbelin ».



La stèle du souvenir



## SCHANDELAH et WÖBBELIN

Des déportés affamés  
de toutes nationalités  
repliés sur le camp  
de Wöbbelin

Au cours de ce pèlerinage, un ancien déporté a lu un récit qu'avait écrit Jules Archen, il y a dix-huit mois. « Le camp de Wöbbelin, situé sur la rive droite de l'Elbe, près de la ville de Schwerin, dans le Meklembourg, ne fut pas à proprement parler un camp de concentration, bien qu'il ait acquis une notoriété peu enviable. Il fut construit - mais ce n'était pas encore terminé à notre arrivée - pour recevoir 12.000 prisonniers américains. On y travaillait encore la veille de l'arrivée des Américains, qui ne vinrent pas en prisonniers, mais en libérateurs ».

« Le 10 avril, nous dûmes quitter notre commando de Schandelah en toute hâte, les Alliés n'étant plus qu'à une vingtaine de kilomètres de nous. Le 12, nous passions l'Elbe à Wittemberg, dont les ponts sautèrent peu après notre passage. Un certain nombre de nos camarades avec la complicité de gardiens avaient réussi à prendre le large. Dans la nuit qui suivit, deux de ces derniers disparurent à leur tour avec la plupart des occupants de leur wagon alors que le train nous amenait au camp de Wöbbelin. Pendant deux jours, nous séjournâmes dans les wagons avec un ravitaillement « à peu près suffisant ». Le dimanche 15, nous sommes dirigés sur le camp dont les barbelés viennent souvent d'être terminés ».

« Les baraquements en briques ne sont pas achevés intérieurement pour la plupart, en sorte que certains des 1.200 hommes qui composent notre convoi sont obligés de coucher à même le sol. Les malades couchent les uns sur des planches ou des rondins, les autres, qui, ce qui, avec le ravitaillement très réduit - 150 g. de pain par jour - n'est pas pour améliorer l'état sanitaire ».

Brutalités  
envers les Français

« A peu près en même temps que nous, débarquent les commandos de Fallersleben et de Helmstedt, puis quelques jours plus tard environ 1.000 Juifs de toutes nationalités, suivis de 450 malades du commando Kaltenkirchen. Des médecins, en grande partie français, se dévouent sans compter. Mais la faiblesse extrême dans laquelle se trouvent les hommes, le manque de nourriture, le manque de médicaments appropriés, n'arrivent pas à sauver de la mort des centaines de malheureux ».

« Le kapo de l'infirmerie se distingue entre beaucoup par sa brutalité, surtout envers les Français. De jour en jour la situation d'aggraver et les morts s'annoncent au lavoir. Chaque fois il nous faut sortir une quarantaine de cadavres français, belges, russes, sans compter les Juifs qui n'ont pu supporter les produits américains touchés par eux en cours de route ».

« Un spectacle horrible se déroule chaque jour à l'heure

de la distribution de la soupe.

Les Russes se distinguent tout particulièrement par leur brutalité à empêcher les autres nationaux à toucher leur malgre ration qui a été agrémentée d'une soupe après quelques jours de présence à Wöbbelin. Et c'est dans ces bousculades effrayantes qu'interviennent les kapos et vorarbeiter armés d'énormes maitrasses. Les gens ont faim et ont presque perdu le sens humain. Et ce qui est pis, c'est de trouver un beau matin un cadavre amputé d'un morceau de cuiss, un autre le ventre ouvert... Un Russe est surpris alors qu'il tente de troquer un morceau de chair humaine cuite contre des cigarettes; les S.S. l'abattent d'une balle dans la tête. Et pendant ce temps, la mort continue à faire des ravages de plus en plus Arriverons-nous à tenir jusqu'au bout? Nous craignons que, dans les jours à venir des affaîmes assainissent des vivants.

Les S.S. se replient  
dans la forêt

« Le 1er mai à 13 h., pendant que l'on distribue la soupe, le

rassemblement de tout le monde - malades exceptés - est ordonné dans la vaste cour du camp. Et c'est l'embarquement à une centaine par wagon. Le Dr Mans, médecin chef, obtient de rester avec quelques infirmiers auprès des 500 malades couchés. Vers 18 h. alors qu'on attend d'un moment à l'autre le départ pour Lübeck, quatre chasseurs américains piquent sur la locomotive et la rendent inutilisable. Ce n'est que le lendemain matin que nous apprenons que notre voyage n'aura pas lieu et, à 10 h., nous recevons l'ordre de retourner au camp ».

« Nous regagnons nos baraques, cependant que nous voyons les S.S. se replier dans la forêt de sapins, pour disparaître finalement. Mais quel spectacle dans le camp... plusieurs cadavres gisent un peu partout. Pendant notre absence de moins de vingt-quatre heures, nos malheureux compagnons de l'infirmerie se sont entraînés à travers le camp dans l'espoir de trouver un peu de nourriture abandonnée. Beaucoup d'entre eux sont tombés sans avoir eu le bonheur de trouver quoi que ce soit, et ne se sont plus relevés ».

« A 13 h., des cris de joie nous annonçaient notre délivrance; les premiers soldats américains étaient à 300 m. du camp ».

« Mais que de ravages parmi nous. A la joie qui s'emparait de nous se mêlait la douleur de l'absence de centaines de pauvres gens, ravis par l'impitoyable faucheuse quelques heures encore avant cette libération ».

« La plupart de ces malheureux furent enterrés dans une fosse commune. Quand les Américains prirent la direction du camp, ils firent enterrer les corps plus dignement, par des civils allemands mobilisés à cet effet, près du château du Ludwigslust ».



Le pèlerinage réunit les anciens de Schandelah et Wöbbelin

JOURNAL des COMBATTANTS  
80, rue des Prairies-75020 Paris  
CCP Paris 662-33 V  
Tél: 43-66-29-18  
Imprimerie P.S.P.  
Z.I. de Courtine 84000 Avignon  
Tél: 90-85-33-14.  
Composition  
Micheline Anthérieu - Lunel  
Présidente d'honneur  
Marie Choupaut  
Directeur de la publication  
G. Daniel  
Commission paritaire des  
Publications et Agences de Presse  
Certificat d'inscription No 957D73

## JOURNAL des COMBATTANTS

et de toutes les victimes des guerres (mutilés, invalides, blessés et malades, veuves, orphelins, ascendants, déportés, résistants, prisonniers, victimes civiles, sinistrés).

80, rue des Prairies-75020 PARIS (métro Gambetta) Tél: 43-66-29-18  
ABONNEMENTS: 1 an: 180 f. - 6 mois: 92 f. CCP PARIS 662-33 Y

Eugène MARION

### Récit de la petite-fille d'Henri Bonnichon :

[Au Kommando de Misburg, un déporté a réussi à approcher un prisonnier de guerre, lui a demandé de faire savoir à sa famille et celle de H. Bonnichon qu'ils étaient en vie]. La brave femme de ce prisonnier a bien avisé notre famille. Celle-ci était heureuse et pensait que Papi était prisonnier de guerre. [...]. Quand les prisonniers de guerre sont rentrés, le grand-père de maman s'est aussitôt rendu au domicile de cet aimable prisonnier qui avait fait parvenir des nouvelles. C'est alors que la famille a appris que le prisonnier n'avait jamais vu Papi et ne le connaissait pas. C'est alors que l'inquiétude a redoublé.

L'hôtel Lutetia à Paris avait été transformé en centre d'accueil pour les déportés. A son arrivée, Papi voulut prévenir Mamie de son retour. Il n'y avait pas de téléphone à la maison. Le téléphone était rare à l'époque. Il s'est rendu dans un bureau de poste et a expliqué son cas. Il était évidemment démuné de tout argent. Il avait jeté ses vêtements de bagnard où grouillaient les poux et revêtu des vêtements ramassés au hasard. La postière fort aimablement lui a dit : « Je ne peux pas envoyer de télégramme gratuitement mais je vais téléphoner à mon homologue de Saint-Florent pour savoir si votre famille est à Saint-Florent ou si elle est dans la maison familiale de Brive ». La postière de Saint-Florent a répondu que Mamie était bien là. Comme il y avait un bon kilomètre entre la poste et la maison de Mamie, elle envoya tout de suite quelqu'un pour la prévenir. Mais Mamie voulait en savoir plus. Elle a laissé maman qui jouait avec une petite amie et a couru à la poste. Elle s'est tellement pressée qu'elle a perdu sa montre. Papi lui avait offerte celle-ci à Nice pendant leur voyage de noce. La montre n'a pas été retrouvée. Tant pis, l'essentiel était le retour de Papi.

(Témoignage de **Henri Bonnichon** et récit de sa petite-fille. Extraits). AD 18 – 1ph26



Camille Bontemps  
Collection privée



AD 18 - 140J14

Maquisard membre de la Compagnie Surcouf dans le sud du département du Cher. Il est fait prisonnier dans la Creuse le 19.07.1944, déporté le 1<sup>er</sup> août 1944 en Allemagne, notamment au camp de concentration de Buchenwald. Matricule 81656. Libéré le 11.04.1945. Camille Bontemps arrive à faire son journal tant bien que mal, durant sa déportation. Extraits :

#### 4 avril.

Je n'ai plus la patience d'écrire. Nous sommes très énervés car nous attendons les Américains d'heure en heure. Hier, tous les commandos ont cessé leur travail à 4 h. et ils n'iront plus travailler. [...] Les avions de chasse passent en rasant les blocks. La bagarre est toute proche et ça pète j'espère que nous serons bientôt réunis, et même si ce n'est pas un jour férié ce sera fête quand même et j'espère manger de bons gâteaux.

Il est 3 heures et personne ne peut plus rester en place. Le communiqué du camp annonce les Américains à 40 km. Nous les attendons d'un moment à l'autre.

Il arrive des nouveaux par milliers aussi qu'est-ce qu'il y a comme morts, on en trouve dans tous les coins dans toutes les positions, en tas ou isolés [...].

Enfin, ça sent la fin, le plus drôle c'est que je suis certain que nous pleurerons, mais de joie quand nous allons nous voir.

Les autres jours tout le monde se plaint de la faim mais ces jours-ci, on pense à autre chose.

#### 5 avril.

Nous avons eut rassemblement de 6h. du matin à 11 heures, c'était pour trier les juifs mais ils se sont camouflés dans les autres groupes, c'est pour les [...] on entend le canon tout près.

Il vient d'arriver un énorme transport 12000 encore, des centaines de morts toujours des morts. Quand cela va-t-il finir.

#### 9 avril.

Nous vivons des jours mémorables. Les boches veulent nous évacuer et tout le camp a refusé. Je ne sais pas ce que ça va résulter mais sûrement rien de bon, il arrive encore des transports encore des morts, des morts on ne les enlève même plus il y en a partout, on monte dessus, on les pousse du pied.

**Midi.** On fait monter le petit camp pour l'évacuer, il en meurt des quantités en montant. C'est incroyable ils se couchent et crèvent là.

**1 heure.** Sur la place il vient de descendre une quantité formidable de SS en arme.

**1 h1/2** des gradés SS pénètrent dans les blocks pistolets au poing et font sortir et tuent ceux qui ne vont pas assez vite [...] je pense bien que nous allons tous y passer nous n'avons jamais été aussi près de la mort, et je ne l'ai jamais vue aussi hideuse. J'aurais cependant bien voulu revoir mes 3 filles et ma femme enfin encore espoir. [...]

## **11 avril**

**10h** ¼ Toujours prêt au départ nous attendons l'ordre d'une minute à l'autre. Les 3 derniers jours il en est partis 30 mille. [...]. C'est affreux il y en a qui sont assassinés d'un coup de couteau ou étranglés pour leur voler leur tabac ou un bon [ ? ] ou même pour 5 grammes de margarine. Les plus nombreux sont morts de faim ici c'est la grande épidémie.

**2 heures.** Je pense bien que nous sommes sauvés. Les Américains se battent à 2 km d'ici. Tous les SS se sont sauvés. Ça pète dur. Enfin, dans quelques minutes la liberté ou la mort. Ça pète dur les balles ricochent sur les murs ils sont à la porte d'entrée on va rire si seulement ils pouvaient tuer tous nos gardiens. Ça pète toujours ça y est nous sommes libres il est 4h1/2.

**5h 25** Nous sommes sur la place, la radio marche. Nous sortons hors du camp nous transportons les munitions des SS et prenons leurs armes avec un copain. Je suis agent de liaison, j'ai une paire de pinces un fusil et des cartouches qui ne vont pas dedans.

Les Américains vont au camp. Les blindés passent sans arrêt c'est beau, c'est un beau jour même si l'eau tombait.

**7h.** Je parle avec des Américains ils nous donnent des cigarettes du chocolat une boîte de conserve et ça passe toujours sans arrêt sur les chars il y en a qui boivent du champagne au goulot de la bouteille.

Enfin nous voyons notre retour en France, la joie de revoir la famille et je pleure.

## **12 avril**

Nous devons avoir un appel pour savoir combien nous restons dans le camp.

**8h** ¼. Nous sommes sur la place la musique a joué des airs nationaux, on fait des discours : à ce moment Marcel Paul parle, tous les Français pleurent. Nous l'avons échappé de peu et la place semble bien vide, les autres sont partis vers la mort.

**2h** Je viens de dormir mais c'est drôle, je voudrais rire, sauter, chanter et j'ai envie de pleurer.

[ ? ] si un jour le monde saura toutes les horreurs du camp, en 3 mois, il y a eu au camp plus de 15 mille morts, et ces salauds de collaborateurs ils ne méritent pas mieux, pas de pitié. Il faut que [Roger] Vilpreux et les copains soient vengés.

**3h.** Je viens de manger il y a longtemps que je n'avais mangé autant et aussi bon : une heure après la prise du camp il est venu un coup de téléphone du haut commandement demandant s'il y avait toujours quelqu'un de vivant au camp et de faire vite.

Les S.S. ont fait sauter les conduites d'eau aussi nous avons soif et nous allons être ennuyés pour la cuisine. [...] Les femmes du Pouf sont devenues infirmières. Il y en a une qui a retrouvé son mari dans le camp.

Je voudrais pouvoir crier ce que je ressens en même temps une immense joie et de la tristesse.

On vient de trouver plusieurs camions de colis Croix-Rouge aux casernes S.S. Ces salauds-là nous bouffaient tout et nous crevions de faim.

Il y a beaucoup d'Américains au camp il y a aussi des officiers français et des Anglais journalistes, personne ne peut revenir de ce qu'il voit et encore ils ont vu le plus beau ; s'ils étaient venus 15 jours plus tôt, qu'est-ce qu'ils auraient dit.

Au camp, il n'y avait à manger plus que pour un jour aussi nous avons tué les daims, un ours, les sangliers, les chevreux et les renards [du zoo, destiné aux loisirs des SS et de leurs familles]. Avec cela nous aurons une bonne soupe.

Il paraît que dans 48 h. nos familles auront de nos nouvelles. Si seulement nous en avions mais c'est seulement en France que nous saurons quelque chose et que nous nous sentirions vraiment libres.

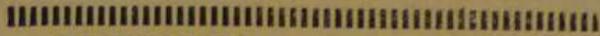
## **15 avril**

Les barbelés du camp sont tous coupés aussi j'ai été avec un copain me promener au petit village voisin mais ce sont bien tous des boches il ne faudra pas avoir de pitié, ni pour les jeunes ni les vieux ni les femmes ni les enfants.

Sur les blocks flottent les drapeaux de toutes nationalités ; il y a déjà des Français partis par avion. Si seulement ça ne tardait pas trop.

(Témoignage de **Camille Bontemps**. Extraits de son carnet) - AD 18 – 140J14

présentés par le FRONT NATIONAL.



## PRISONNIERS ET DEFORTES rapatriés du 2 mai au 14 mai inclus

DU 2 MAI au 14 MAI INCLUS

Floquet André, Sidiailles, 6 F ; Imbault Eugène, St-rriest, 12 A ; Sadrin Louis, route de Bourges, S. T. O. ; Bosch Marcel, Paris 18<sup>e</sup>, 9 C ; Seigle Marcel, Grands-Villages, S. T. O. ; Cotta Robert, 26, rue E. Zola, 9 C ; Personnat Edouard, Ardennais, 6 G ; Auzeau Francisque, Sancoins, 9 B ; Alliot Louis, Grands-Villages, 6 K ; Monnot Pierre, 49, rue Juranville, 10 C.

Simonin Antoine, Ainay-le-Château, 6 C ; Lafond Camille, Vesdun, 12 D ; Guillaumein Robert, Vaigny, 6 C ; Miécaze, rue Porte Mutin, S. T. O. ; Bourin Paul, Préveranges, 5 A ; Machurat Stanislas, Orval, 12 A ; Personnat Albert, Meillant, 6 D ; Petitjean Marcel, rue Guillon, 6 D ; Laroche Paul, Loye-sur-Aron, 6 H ; Aumas, Le Châtelet, 6 H ;

Virmoux Marcel, Bessais, 11 B ; Daniel Jacques, Saint-Maur, 5 A ; Julien Ernest, rue du Portai, 8 C ; Robinet Charles, Arpheuilles, 11 B ; Dizier Marcel, Meillant, 6 G ; Carbonnel Isidore, Epineuil, 5 A ; Mallet Moïse, Charenton, 10 B ; Sadrin Pierre, rue de la Brasserie, Maquis ; Sauvette Lucien, Buchenwald ; Renaud Marceau, Dun-sur-Auron ; Paillepport René, Bessais ;

Descou Louis, Saint-Amand, 10 B ; Mathiot Lucien, Ainay-le-Château, 11 B ; Dodement Marcel, Saint-Amand, S. T. O. ; Chamailard Georges, Meillant, S. T. O. ; Etienne Jean, rue Dr Coulon, S. T. O. ; Pichon Georges, Saulzais, 7 A ; Lainé, Saint-Pierre-les-Bois, 11 A ; Mansion Robert, St-Amand, Buchenwald ; Cheminet André, av. Jean Jaurès, 8 C ; Henri Pierre, Bessais, 2 B ;

Gaillardos Clément, Augy-sur-Aubois, 13 C ; Mordurier Georges, Sancoins, 13 D ; Mordurier Georges, Sancoins, 13 D ; Chéry Louis, Le Châtelet, 13 D ; Pardonnet Frédéric, Coust, 13 A ; Saint-Just Eugène, Touchay ; Renou Georges, Saint-Amand ; Guinard Antony, Morac, 13 A ; Sabouret Albert, La Celette, 10 B ; Méchoulan Victor, Ainay-le-Vieil, 11 A ; Nadot Marcel, Saint-Bonnet-Tronçais, 5B ;

Bergemin Albert, 52, rue de Juranville, 5 C ; Bon André, 14, cours Manuel, Off. 4 D ; Regrain Emile, Epineuil, 7 B ; Renaud Daniel, Le Châtelet, 13 B ; Phippon Jean, Saint-Pierre-les-Bois, 18 C ; George André, La Groutte, 13 B ; Cabiliaud Bernard, Le Châtelet, 18 C ; Aubailly Lucien, Loye-sur-Aron, 13 B ; Laville Louis, Vesdun, 8 C ; Aupetit Marcel, Ainay-le-Vieil, 13 B ;

Aurat Eugène, Vesdun, 6 A ; Bétain

Bergemin Albert, 52, rue de Juranville, 5 C ; Bon André, 14, cours Manuel, Off. 4 D ; Regrain Emile, Epineuil, 7 B ; Renaud Daniel, Le Châtelet, 13 B ; Phippon Jean, Saint-Pierre-les-Bois, 18 C ; George André, La Groutte, 13 B ; Cabiliaud Bernard, Le Châtelet, 18 C ; Aubailly Lucien, Loye-sur-Aron, 13 B ; Laville Louis, Vesdun, 8 C ; Aupetit Marcel, Ainay-le-Vieil, 13 B ;

Aurat Eugène, Vesdun, 6 A ; Bétain Maurice, Arcomps, 13 D ; Giraud Emile, Saint-Amand, 10 B ; Jamet Arthur, Bruère, 4 B ; Donnerworth Charles, Saint-Amand, Buchenwald ; Dufour Charles, Meillant ; 10 B ; Lemaire Jean, Bouzais, S. T. O. ; Mathiaud François, Ainay-le-Château, 6 C ; Bontemps Albert, Saint-Amand, 6 C ; Parillaud Ursin, Saulzais, 11 A ;

Coin Ernest, Charenton, Cologne ; Bondon Marcel, Ainay-le-Château, 8 C ; Martinat Joseph, Marçais, 9 C ; Fleurant Emile, 19, rue des Victoires, 8 C ; Thévenin André, Sauzais, Fs 112 ; Jacquin Léon, Meillant, 6 J ; Belier Jean, Beddes ; Giraud Raymond, Augy-sur-Aubois, 13 C ; Alabergère André, rue Marengo, 3 C ; Decreux Lucien, rue d'Afrique, 7 A ; Clusel Maurice, Châteaumeillant, 4 F ; Foulquier Henri, 60, rue des Victoires, 7, A ; Bailly (Général), Orcenais, Tyrol ; Duplaix Lucien, 73, route de Bourges, 18 C ; Junchat André, La Groutte, 13 A ; Manigaut Augustin, Châtelet, 7 A ; Aubailly Henri, Loye-sur-Aron, 7 A ; Desfosse René, Culan, 10 B ; Gueneau Julien, Lury-Lévy, 9 C ; Blenet René, Arcomps, 9 C ; Petit Louis, 2, rue Croix Flambart, 3 A ;

Richard Henri, Pondy, 12 A ; Fournier Louis, 20, rue J. Valette, 18 C ; Lardeau Georges, Orcenais, 7 A ; Troubat Jean, Le Pondy, 17 A ; Bontemps Camille, Charenton, Buchenwald ; Laville Maurice, 13, rue de Juranville ; Lassauzais Georges, La Presse, 11 B ; Sotton Jean, Colombiers, 10 C ; Bassof Léon, Sancoins 11 B ; Gressani Louis, r. A. France, 11 B ;

Jouannaux Marcel, r. Porte-Verte, 11B ; Marino Henri, rue de Billeron, 3 A ; Matonnier René, Givardon, 13 A ; Thurot Alexis, Sancoins, 13 D ; Blanchonnet Roger, Vesdun, 13 A ; Mabourde Henri, rue Creuse, 6 D ; Courant Roger, Meillant, S. T. O. ; Bouchut Robert, Orval, S.T.O. ; Lefaure Robert, r. Félix Pyat ; Decortia Louis, Charenton ;

Fauchère Antoine, Orval ; Pactat Robert, impasse Tétard ; Robert Jean, 20, rue Petit Vougan, 6 D ; Malthère François, Valigny, 11 B ; Decreux Aimé, Bouzais, 9 C ; Alabergère Maurice, Marçais, 4 F ; Thorinot J.-Baptiste, Saint-Pierres-Etieux, 11 B ; Brunet Moïse, Le Châtelet, 7 A ; Aumaitre J. Roger, Saint-Désiré (Allier), 5 A ; Bastat Lucien, Orcenais, 3 B ;

Salem Raymond, 20, rue Félix Pyat, Déporté ; Ducousset Louis, 94, avenue de la République, 12 A ; Goreau Raymond, Touchay, Oflag 7 A ; Dubreuil Albert, Maisonnais, 11 B ; Guilloiseau Alexandre, Le Châtelet, 7 B ; Jacquin Emile, Colombiers, 7 A ; Tibier Louis, Neuilly-en-Dun, 2 A ; Leclerc Louis, Valigny, 10 A ; Riotte Maurice, Le Châtelet, 2 A ; Fleurant Gérard, 14, rue Porte de Bourges, 10 B ;

Petitjean Eugène, 10, rue de la Liberté, 7 A ; Aleanard Louis, 54, rue Fradet, 9 A ; Coffin Albert, Charenton, 3 D ; Port

La Voix Républicaine du 19 mai 1945. – AD 18 – 20 PER 1

## BOROCOWITCH (Georges)



Georges Borocowitch (AMRDC)

G. Borocowitch appartient successivement au réseau BOA région P3 puis au mouvement de résistance Vengeance dans la région de Sancerre. Arrêté le 13 avril 1944 par la Gestapo, déporté le 15 juillet 1944 au camp de concentration de **Neuengamme** (Kommando de Bremen-Farge) puis celui de **Sandbostel** où il est libéré le 29 avril 1945. Matricule 37399.

[Bremen-Farge] Je change de block, du 8, je passe au 3, au « bunker ». Ce changement est occasionné par l'avance des troupes russes qui provoque l'évacuation d'un autre camp, Mauthausen, tout d'abord, puis Dachau. 2500 à 3000 camarades viennent nous rejoindre. Tous regretteront leurs premiers camps où ils étaient mieux en général. Mauvaise réclame pour Bremen-Farge ! Si l'avance des Russes nous satisfait, par contre, nous allons vivre maintenant 6000 avec des réserves pour 2500. Encore plusieurs crans à notre ceinture. [...]

Sur le chantier, je rencontre 4 Alsaciens enrôlés de force dans la « Kriegsmarine ». Ils me donnent de bonnes nouvelles sur l'avance des alliés. Leurs paroles me réconfortent et je comprends pourquoi maintenant que nos gardiens sont renforcés et que la discipline est de plus en plus sévère. [...]

Les alliés avancent, les bombes tombent. Nos gardiens et les chefs ne savent plus où donner de la tête. Ils s'aperçoivent que ça va mal pour eux, et nous en subissons les conséquences. Nous ne sortons plus du camp, le travail est supprimé. Un matin, on rassemble les malades dans la cour. Je suis très fatigué, mais je ne veux pas me présenter. Bien m'en prend encore ce jour-là. Evidemment, c'est un « transport » pour le grand camp de Neuengamme qui se forme. Je sais ce qu'il signifie ... Quelques jours de tranquillité relative, puis c'est le branle-bas dans le camp. Les interprètes ordonnent de nous munir d'une couverture et de nous rassembler dans la cour.

Nous sommes au début d'avril 1945. Que va-t-il se passer ? Je me le demande avec anxiété. Rassemblés en colonne par 5, nous partons sur la route, à pied bien entendu. Aucune direction précise, aucun but défini. Des SS nous escortent, mitraillette à la main. Il y a aussi des sentinelles de la Wehrmacht. La nuit survient et nous cantonnons dans un champ. Il fait froid, un épais brouillard nous enveloppe. Le lendemain matin, nous reprenons la route, droit devant nous. La nourriture reçue n'a pas été loin. Nous avons touché, pour deux jours, un morceau de pain de 250 g environ, une ration de margarine – ô dérision – de 7 grammes ! soit une demi-livre pour 35 hommes, et 2 pommes de terre cuites à l'eau. Au premier arrêt, il ne restait plus rien. Le soir, à la nuit tombante, nous arrivons dans un moulin. Les SS nous donnent l'ordre de coucher dans les greniers. A mon tour, je grimpe à l'échelle. J'arrive au sommet pour recevoir un violent coup de cravache sur la tête. (J'ignore encore pourquoi). Je tombe comme une masse, me relève comme je peux, pas d'abattis de cassés, et je remonte, en souffrant encore un peu plus. Cette fois, je suis réellement fatigué, plutôt épuisé. Mais au lieu de dormir, je cherche des graines sous la paille. Je remplis ainsi mes poches de grains d'orge et de seigle et j'en mange autant que je peux sans me préoccuper des crottes de rats ou autres... Il faut y avoir passé et quand on a bien faim ! Il ne fait pas encore jour quand l'Allemand crie : aufstehen ! Il faut se lever et descendre du grenier. Je me souviens du coup de cravache de la veille, donné par le SS qui nous escorte, et je change de colonne, en douce.

Le jour se lève quand nous sommes rassemblés dans la cour du moulin. Je me trouve à côté d'un grand gaillard brun, que je ne connais pas, et qui m'adresse la parole : D'où es-tu, toi, vieux ?

- Je suis du Cher.

- De quel coin ?
- Sancerre.
- Tiens, à Sancerre, je connais un copain qui s'occupait de la résistance. Je lui servais d'agent de liaison avec Paris. Borocowich, le connais-tu ?
- C'est moi.
- Sans blague ! Tu as drôlement changé !

C'était un agent de liaison de « Vengeance ». Nous continuons la route ensemble, jusqu'au moment où mes forces me trahissent. Je n'en peux plus. Je veux abandonner la lutte, adienne que pourra. Mon camarade m'empêche de m'arrêter. Tu es trop près du but pour te faire tuer, allons viens, me dit-il. Les SS nous suivent, en effet, prêts à faire feu sur les traînants.

J'abandonne. Je reste en arrière. Mes jambes ne peuvent plus avancer. Je suis prêt à tomber sur la route quand une sentinelle allemande se trouvant en fin de colonne, un homme d'une cinquantaine d'années, me met le canon de son fusil dans le dos et me pousse. Il agit en se cachant du SS qui suit à distance. Je n'en crois pas mes oreilles. L'Allemand me parle en français : « Monsieur, j'ai été prisonnier à Lyon pendant la guerre 14-18, et j'étais très bien. La guerre est bientôt finie, encore deux semaines. Vous retournerez chez vous, vous reverrez votre dame et votre famille. Ne restez pas là, car le SS va vous tuer. » [...] Mais non, je n'en peux plus, je suis au bout de mes forces. J'aperçois sur l'accotement de la route 7 « rayés » comme moi. Ils sont allongés, épuisés. Une sentinelle les garde. Je me laisse tomber à côté d'eux. En me voyant affalé à côté des autres, l'Allemand qui m'a aidé à marcher hausse les épaules et m'abandonne à mon triste sort. Mes compagnons sont 3 Russes, 2 Polonais, 1 Belge et 1 Français. Nous nous trouvons à l'entrée d'un pays et c'est le jour du marché. Beaucoup de personnes viennent nous entourer. Leur présence nous a peut-être sauvé la vie. Le SS, avec sa mitraillette à la main, arrive à nous. Il interroge, en allemand, mes camarades. Je me trouve à côté de mon compatriote. Tous répondent Ja, ja. Arrivé près de nous Français, il nous pose la même question. Nous ne comprenons rien, mais répondons comme les autres : Ja, ja. Le SS est satisfait. Il remet sa mitraillette sous le bras, et repart. [...] Notre gardien s'impatiente et nous fait comprendre qu'il faut marcher un peu pour dissiper l'attroupement des civils. [...] Un tracteur arrive avec une remorque à 4 roues. La sentinelle lui fait signe de s'arrêter. Nous montons dans la remorque au prix de bien des difficultés et le tracteur démarre. [...] Nous arrivons dans une gare où un spectacle affreux s'offre à mes yeux. Plusieurs trains de marchandises sont là. Des wagons sont remplis de cadavres. Une odeur de mort se dégage. Pauvres compagnons d'infortune. Nous apprenons que ce sont des trains d'évacués « rayés », hommes des « transports » partis de leur camp depuis 10 à 15 jours, qui ne savent plus où se diriger en présence de l'avance des alliés. Ces malheureux n'ont pas de vivres. Ils sont à deux doigts de la mort. Les SS obligent les survivants du convoi, de ce charnier ambulancier plutôt, à décharger les cadavres. Des Allemands, hommes, femmes et enfants, assistent, impassibles, au spectacle. [...]

[Sandbostel] On entend le bruit du canon au loin... La santé n'est pas brillante. Un après-midi, un ordre : tous les Français valides, rassemblement devant le magasin aux vivres. Ce rassemblement est significatif. Les valides reprendront la route, les autres ... les « inaptes » prendront le chemin du ... four. Je tente ma chance et m'avance...

Lorsque le boche m'aperçoit il me décoche un violent coup de schlague qui m'expédie à terre. Il a jugé mon état ! Je suis bon pour le « crématoire ». Je me résigne et j'attends mon tour... A la tombée de la nuit, une révolte éclate parmi nous. Des milliers de camarades que le bruit du canon encourage, prennent d'assaut le magasin aux vivres. La bataille est rude. Elle se poursuit toute la nuit. Blessés et morts sont très nombreux mais les « rayés » finissent par avoir le dessus. Les SS sont désarmés. Première revanche ! Le lendemain, les officiers PG voisins, viennent de notre côté et s'entretiennent avec les SS du camp, nos prisonniers ! Ils prennent bientôt notre direction.

Je suis envoyé dans un baraquement servant d'infirmerie, le block 93. [...] Des P.G. nous apportent des vivres. Ils sont horrifiés par les tas de cadavres qui jonchent le sol çà et là. [...]

Les grondements du canon se rapprochent, cette fois, très nettement. Ils ne sont pas loin ! Dimanche 29 avril, date mémorable. Des ronflements de moteurs se font entendre, ce sont des tanks. Les mitrailleuses crépitent, les obus tombent dans la cour du camp, les balles sifflent autour des baraques. Un camarade aussi vite que ses pauvres jambes peuvent le mouvoir, arrive du dehors. Il crie, aussi fort qu'il le peut : Les voilà ! Les voilà ! Nous sommes sauvés.

Est-ce possible ? me dis-je aussitôt.

C'est enfin le triomphe de la raison.

Des camarades, plus valides, me traînent jusqu'à la fenêtre du « revier ». Oui, ce sont eux... des chars passent à toute allure. Les soldats, des Anglais, qui les montent, sont en bras de chemise, la tête nue. La prise du camp demande 2 heures.

L'impatience nous gagne. Nous croyons qu'aussitôt le camp délivré, nous allons être tous soignés et hospitalisés. Notre pensée va aussi vite que les alliés à pourchasser les boches. Nous sommes très impatients et bien pardonnables ! Ce n'est que 4 jours après la délivrance que le corps médical arrivera. Jusqu'à son arrivée, ce sont les PG français qui nous soignent. Tous démontrent un réel dévouement, risquant même leur vie, puisque plusieurs attrapent le typhus à notre contact et meurent. Après 5 ans de barbelés, ils se sont sacrifiés pour nous, juste à la veille de la victoire. Qu'il me soit permis de rendre hommage à la mémoire de ces bienfaiteurs inconnus à qui, nous, les survivants, devons toute notre reconnaissance et la ... vie !

Quatre jours d'attente, que le temps nous semble long, d'autant plus que la mort nous guette. Nous vivons donc dans les transes.

Le 2 mai 1945, la porte de notre baraque s'ouvre pour laisser le passage à quatre officiers. Enfin ! C'est une commission de santé des P.G., quatre Français. Nous pleurons de joie. Eux, se montrent stupéfaits du spectacle qui s'offre à leurs yeux. Le premier, un officier des chars, s'avance vers moi et me demande paternellement :

- Qu'as-tu, mon petit ?

- Je ne sais pas, mon Commandant. Je sens que je vais mourir, et je voudrais bien que ce ne soit pas ici. Je désirerais bien retourner en France.

[...] puis je lui demande de faire l'impossible pour nous sauver, mes camarades et moi. Il me le promet.

J'ai appris depuis qu'il ne donnait pas cher de notre peau et qu'il n'aurait alors jamais crû que certains de nous auraient pu échapper à la mort. Et, pourtant, je fus l'un de ceux-là.

Après cette visite, reconfortante pour notre moral, nous sommes filmés et photographiés sur toutes les coutures. Des ambulances arrivent. Nous sommes déshabillés sur place et nous quittons notre taudis, sans regret. Notre baraque aussitôt évacuée, est arrosée d'essence et brûlée. Je suis transporté ensuite dans les baraquements SS du camp qui ont été transformés en salles d'hôpital par les Anglais. Là, nous sommes nettoyés complètement, désinfectés et soignés. Après trois semaines d'hospitalisation, je ne veux plus rester. Cette fois, je suis gagné par le mal du pays... Une chose, cependant, m'inquiète encore. Les infirmiers qui nous soignent portent tous des masques. Serions-nous contagieux ? A la première occasion, je demande à notre Docteur anglais si je ne suis pas tuberculeux. Il m'ausculte et fait procéder à une analyse de crachats. Le soir même, il revient près de moi pour me dire : No T.B. J'ai bien compris, si bien même que je lui demande à changer de salle immédiatement. Il me l'accorde.

Enfin, le 26 mai 1945, je suis évacué. Un seul désir s'empare de moi : rentrer le plus vite possible en France. Je suis habillé convenablement. A la place d'un caleçon, je porte un pantalon de marin, en toile. J'enfile deux chemises l'une sur l'autre, un pantalon de drap et un veston. Aux pieds, je porte des chaussons, et j'introduis le tout dans de grandes chaussures ! Je ne suis pas gêné dans les entournures ! Je suis un pauvre étique ! Mais je me sens plus propre.

Il était dit que jusqu'au bout, j'aurais des désillusions.

Avec mes camarades, je me dirige clopin-clopant, vers le camp où sont centralisés les départs. Nous sommes tous très émotionnés. A notre arrivée un interprète nous annonce qu'un départ pour la France est prévu pour le lendemain 27 mai. Vous avez de la chance nous dit-il. Mais avant de partir, nous devons passer une visite... Je ne peux marcher seul, des camarades m'accompagnent jusqu'à l'infirmerie. Nous sommes 40. Juste le nombre que pourra transporter l'avion. C'est en avion, en effet, que nous allons retourner en France. Et voici la visite. Des majors anglais m'auscultent minutieusement puis me font signe de monter sur la bascule. Je ne peux y aller seul, aussi, un infirmier me prend dans ses bras, comme un gamin, et me dépose sur le plateau.

L'aiguille indique : 38 kilos !... Voici pourtant trois semaines que je suis soigné comme un coq en pâte et je suis toujours vêtu assez lourdement !... Mon poids exact à ce moment ? Je n'ose pas y songer... Lorsque Paoli m'arrêta, je pesais 76 kilos dans le plus simple des costumes !... Evidemment, les majors anglais ne se montrent pas très pressés de me laisser partir...

Le lendemain, mes 39 camarades prennent le départ en avion et je reste seul. Il faut que je me repose encore. [...] Le 5 juin, je repasse la visite. Les majors anglais ne semblent pas encore décidés à me laisser partir. Je

pèse pourtant cette fois, plus de 40 kilos ! Je les supplie de me compter dans le prochain départ et ils me le permettent. Le 9 juin 1945, à midi, je suis hissé dans un bi-moteur...

Reprendre le chemin de la France, revoir ceux que l'on aime, voilà plus qu'il n'en faut pour stimuler un rescapé qui ne croyait plus à pareille fête depuis longtemps !... [...]

L'avion se pose [...] sur l'aérodrome du Bourget. Notre voyage a duré un peu plus de trois heures. Quelle joie est la nôtre. Nous pleurons comme des enfants ! Une réception chaleureuse nous est réservée et nous sommes dirigés vers un centre d'accueil parisien.

Ayant bien supporté le voyage, je parle de prendre le train, le soir même pour Sancerre. Encore une désillusion ! Mon état est jugé peu merveilleux et des infirmières me conduisent dans un immeuble voisin : l'hôtel Lutétia.

Je suis maintenant dans une maison de repos parisienne possédant tout le confort. A peine amené dans ma chambre, une infirmière me demande gentiment ce que je désire.

- Téléphoner de suite à la Mairie de Sancerre et demander des nouvelles de ma femme, lui dis-je avec empressement.

Voici 14 mois que nous sommes séparés et sans aucune nouvelle l'un de l'autre. Une heure environ plus tard, l'infirmière me fait savoir que ma femme est en bonne santé et qu'elle doit rentrer le soir même à Sancerre. Cette nouvelle me procure un bonheur immense. Ma femme est vivante et en France. Mes craintes sont dissipées. Dès le lendemain matin, je fais prévenir un ami que je suis rapatrié et hospitalisé à l'hôtel Lutetia. Il me téléphone. Un appareil est à la tête de mon lit, et j'échange mes premières paroles avec une personne connue.

Mon ami m'apprend que ma femme et mes enfants sont à Paris, et qu'il va les prévenir immédiatement. C'est n'est plus de la joie pour moi, c'est du délire, un délire qui vous rappelle à la vie.... Pensez que je suis séparé de ma femme depuis 14 mois, que je n'ai pas vu mes enfants depuis 1941, époque à laquelle ma fille a rejoint son mari, en Algérie, avec son bébé. Et c'est l'inoubliable rendez-vous.

Le lundi 11 juin 1945 sera pour moi le plus beau jour de ma vie. C'est en effet ce jour-là que j'ai retrouvé ma femme et mes enfants. Ils ne me reconnaissent pas. Il est vrai que lorsque je me vis pour la première fois dans une glace depuis ma déportation, je ne me suis pas reconnu moi-même...

J'appris alors que ma femme ne faisait que de rentrer en France, comme moi. Elle m'avait précédé de quelques jours seulement. J'appris aussi qu'après 7 mois à Ravensbrück, elle avait été dirigée en Tchécoslovaquie où elle séjourna à Leitmeritz et Hertine. Mon gendre, lui, avait participé aux campagnes de Syrie et de Tunisie avant de débarquer en France pour livrer les derniers combats contre l'envahisseur. Quant à moi, je leur dis seulement : Neungamme, Bremen-Farge, Sandbostel, et toutes leurs horreurs. [...]

Pendant mon séjour à l'hôtel Lutetia, où je fus excessivement bien soigné je reçus les visites de nombreux amis. L'un se déplaça même exprès pour m'engager à ... ne pas rentrer de suite à Sancerre. Alors que je m'étonnais de la chose, il prétextait que je ne pourrais me reposer suffisamment, beaucoup d'amis attendant mon retour avec impatience. Hélas ! Ce n'était pas tout à fait la vérité... Si beaucoup d'amis m'attendaient, par contre, certains n'auraient pas désiré mon retour puisque je fus même l'objet de menaces de mort !...



Mme Georges Borocowitch

Marcelle Borocowitch née Ducloux  
*La Nouvelle République* du 09.03.1966  
AD 18 - 140J19

Une menace de plus ou de moins sur un « rayé » importe peu. La mort ne me faisait pas peur, je décidais de rentrer dans mon pays, quoi qu'il advienne. Et je suis rentré à Sancerre par le train, le vendredi 22 juin, sans bruit, ayant encore bien besoin de quiétude. J'ai de suite constaté par les nombreux colis qui me furent adressés que beaucoup d'amis tenaient encore à... ma vie ! [...] Une dernière date comptera pour moi, celle du 14 juillet 1945, où, avec Melle Briand et ma femme, rescapées comme moi, réunis tous les trois au milieu d'amis, nous avons été si chaleureusement accueillis par la Ville de Sancerre.

*Retour de déportés.* — Depuis vendredi dernier, M. et Mme Georges Borocovitch sont de retour dans leur appartement de la rue Fangeuse. La nouvelle de ce retour a réjoui tous les Sancerrois qui, depuis des mois, n'étaient pas sans appréhension sur le sort de nos deux compatriotes.

Emmenés par la Gestapo, à la suite de la dénonciation d'un traître, les époux Borocovitch ont connu toutes les horreurs des camps sinistres d'Allemagne. Le mari, notamment, a été torturé d'une façon atroce et c'est miracle qu'il a pu en réchapper.

L'air de Sancerre et surtout les bons soins dont l'affection familiale et amicale vont les entourer rétabliront rapidement une santé qui faillit être bien compromise. C'est le vœu que nous formons avec tous ceux qui les connaissent, à l'égard de M. et Mme Borocovitch, ces vaillants Français et bons Sancerrois.

Entrefilet sur le retour de déportation du couple Borocowitch.

*La Voix du Sancerrois* du

30.06.1945. — AD 18 — 202 PER 1

Conseil municipal de Sancerre du dimanche 15 juillet 1945. Extrait.

*La Voix du Sancerrois* du

21.07.1945. — AD 18 — 202 PER 1

*La Fête Nationale.* — Le 14 juillet de la Victoire a été célébré avec enthousiasme par les populations du Sancerrois.

Dans notre ville, pavoisée et décorée, le programme que nous avons publié s'est déroulé sous le signe de l'entrain et de la joie populaire.

Les retraites aux flambeaux, le défilé, le brillant concert donné par la Musique, les jeux, le bal, etc... ont obtenu le meilleur succès.

Une manifestation qui n'était pas prévue au programme eut lieu samedi, dans la matinée, à l'Hôtel de Ville, en l'honneur du retour des trois déportés politiques de Sancerre, M. et Mme Borocovitch et Mlle Francine Briand. Les enfants de l'Ecole Maternelle ont remis des fleurs à leur ancienne institutrice, qui s'est montrée

très touchée de ce geste. M. le Pasteur Lorriaux, président du Comité de Libération, et M. François Perrot, maire de Sancerre, saluèrent avec joie le retour des déportés, et exprimèrent le vœu que les cinq derniers Sancerrois encore prisonniers soient bientôt de retour.

M. Georges Borocovitch remercia la population de ce qu'elle a fait pour les déportés et remercia M. Perrot de l'aide qu'il a donnée à la Résistance. Amené à parler des conditions de son arrestation, encore peu connues de l'ensemble de la population, M. Borocovitch, au milieu de l'émotion générale, relata comment il fut trahi par un ancien charcutier sancerrois qui le fit livrer aux Allemands. On sait la suite et comment notre compatriote devait endurer les pires tortures et être conduit dans les bagnes hitlériens d'où il revint par miracle.

A 11 h. 30, un apéritif d'honneur a été offert par la Municipalité aux prisonniers de guerre, déporté et F.F.I., à l'Hôtel Debord.

Au banquet, qui eut lieu à l'Hôtel Soulet, et pendant lequel régna la meilleure cordialité, des allocutions furent prononcées par M. le Pasteur Lorriaux, président du Comité de Libération et par M. Perrot, maire de Sancerre. Ce dernier, au cours de son discours, rappela divers incidents de l'histoire de la résistance locale. Il relata notamment comment le chauffeur Bruncau alla chercher des armes à La Charité, à la suite des arrestations des membres du groupe nivernais. Ces armes furent déposées chez Georges Borocovitch et chez Mlle Briand.

Une quête, faite au banquet, au profit des P.G. et Déportés, produisit la somme de 1.475 fr.

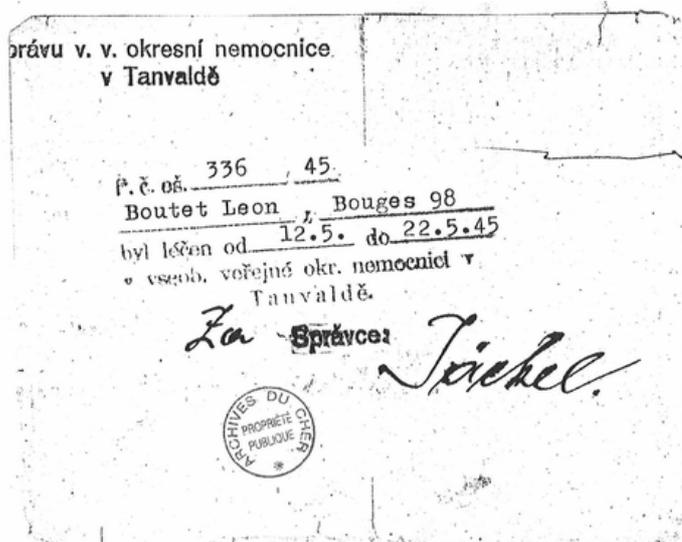
Disons que les époux Borocovitch et Mlle Briand étaient les hôtes d'honneur de ces agapes patriotiques qui prirent fin par le chant de la Marseillaise.

(Source : « Récit de Monsieur Georges Borocowitch sur ses actions de résistant dans le Sancerrois... ». Extraits) — AMRDC N° 1183

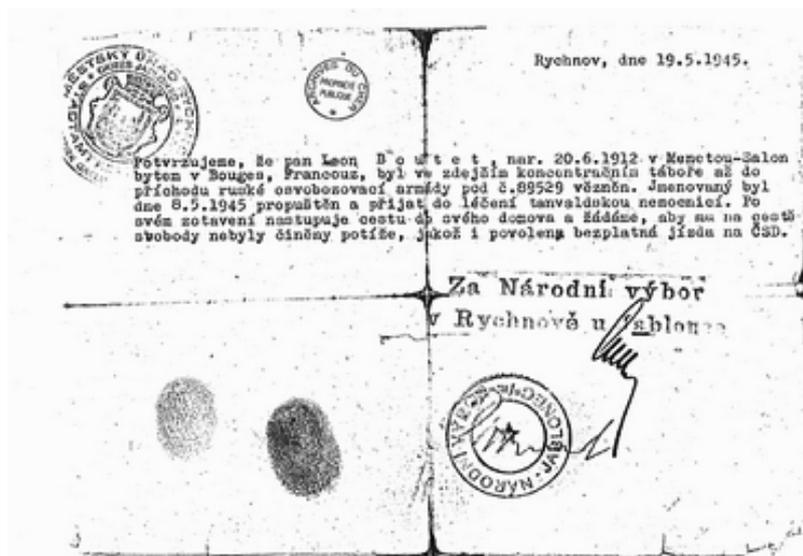
Prisonnier de guerre, il fait de la résistance sur son lieu de travail. Il est déporté à Gross-Rosen (Kommandos de Hirschberg et Reichenau). Matricule 89529. Libéré le 08.05.1945.

[...] Après son départ qui fut le dernier, la vie au camp était devenue intenable, les Kommandos refluaient devant l'avance russe, les atrocités devenaient permanentes et la nourriture presque inexistante ; on entendait le canon très proche et le 6 février les autorités du camp décidaient une première évacuation dont votre fils faisait partie. Partis plusieurs milliers, plus de la moitié ne devait pas arriver vivante le 13 février au camp de Dora. Pourtant votre fils tint bon et avec quelques amis d'Hirschberg fut désigné pour Nordhausen, tout près de Dora, c'est là qu'ils se séparèrent avec ce rescapé qui ne peut apporter d'autre indice sur leur sort. Malgré toutes nos recherches il nous est impossible de savoir ce qui s'est passé dans ce camp après le 13 février car nous n'en connaissons aucun de retour. De toute façon il est impossible, à mon avis, qu'ils aient été dirigés en zone russe. Quand on connaît tous les crimes commis par les nazis dans ces camps, il est permis de croire au pire.

Il m'est pénible de vous écrire cela, mais ce serait altérer la vérité de ne pas le signaler. Je sais tout ce qu'il y a d'angoissant pour des parents que d'attendre le retour de l'être cher qui a passé dans ces camps de mort lente. C'est pour cela que je me suis mis avec quelques copains à la disposition des familles pour entreprendre les recherches par tous les moyens, de nos amis disparus. [...]



Certificat délivré à Léon Boutet par les autorités tchécoslovaques indiquant que celui-ci, citoyen français, a été déporté au camp de concentration local sous le matricule 89529, libéré le 08.05.1945 par l'Armée rouge puis admis à l'hôpital jusqu'à son rétablissement. Ce certificat lui servira de laissez-passer et sera valable du 12.05 au 22.05.1945. - AD 18 - 140 J 14



(Lettre de Léon Boutet à une famille recherchant un déporté. Extrait.) AD 18 - 140J14

# Chronique du Prisonnier ET DÉPORTÉ

\*\*\*\*\*

**RECHERCHE DANS L'INTERET DES FAMILLES.** — La Direction des prisonniers de guerre, déportés et réfugiés communique :

Mme Petit est sans nouvelles, depuis le mois d'août 1944, de son fils Claude, né à Passy, le 25 mars 1937. A cette époque, l'enfant était en pension chez Mme Madeleine Guitteneau, à Avert, près de Royan. Les personnes ayant pu recueillir quelques renseignements sur cet enfant sont priées d'en faire part à la Direction des prisonniers de guerre, déportés et réfugiés, Service d'accueil et d'hébergement, 37, avenue Jean-Jaurès, à Bourges.

**PETIT COURRIER.** — M. René Delas, à Noriou, commune de Foëcy, serait reconnaissant aux déportés rapatriés du camp de Dachau qui pourraient lui donner des renseignements sur son fils, Hubert-Guy Delas, classe 1942, détenu dans ce camp, et dont il est sans nouvelles depuis décembre dernier.

— Les rapatriés de Vierzon susceptibles de fournir des renseignements sur M. Lepage Camille, Arbeitsbalt L 4 A 13, Benischule, à Schweinfurt, sont priés de passer dans le plus bref délai possible à la Mairie de Vierzon, Office des sinistrés.

*Le Berry Républicain* du 29.06.1945. — AD 18 — 204 PER 2

# Chronique du Prisonnier ET DÉPORTÉ

\*\*\*\*\*

**PETIT COURRIER.** — Les internés politiques rapatriés qui, au cours de leur détention ou de leurs déplacements auraient rencontré le nommé Couty Gaston, né le 24 septembre 1896, arrêté à Limoges le 11 juin 1944, transféré à Compiègne le 12 juin 1944 ayant quitté cette dernière ville le 27 juillet 1944 pour une destination inconnue, sont priés de prévenir Mme Couty, 46, rue du Grand-Treuil, Limoges (Htè-Vienne).

— Si des déportés politiques du Camp de Weimar-Buchenwald, et ayant porté dans le camp un numéro de matricule dans les 14.000, auraient des nouvelles du déporté politique Desmines Fernand, numéro matricule 14.131, block successifs numéros 57, 51, 17, au camp de Weimar-Buchenwald, en leur demande d'écrire et de communiquer les nouvelles à Mme Desmines, à Préalix, près de Dun-sur-Auron.

- La Maison du Prisonnier de Bourges demande à M. Lecomte Louis, prisonnier rapatrié, qui a donné au Ministère des Prisonniers des nouvelles de M. Larive Pierre, de bien vouloir se faire connaître.

La Croix-Rouge nous fait part de la note suivante :

« Le lieutenant-colonel Bodin (radio du 10 juin) stalag XVIII, communique : Migeon Albert, né le 14 novembre 1910, dans le Cher, est en bonne santé ».

**VESTIAIRE DES DÉPORTÉS POLITIQUES.** — Lors de leur retour les Déportés politiques se rendront à la Fédération des Déportés Politiques, 27, avenue Jean-Jaurès, 2<sup>e</sup> étage, chambre 14, où on leur remettra des boîtes leur permettant de toucher les affaires suivantes dans les magasins d'habillement : 1 costume, 2 gouschoirs, 1 paire de chaussettes, 2 chemises, carte de textile supplémentaire avec bon de chaussures et bon de rasage, 2 paquets de cigarettes.

*Le Berry Républicain* du 16-17.06.1945  
AD 18 - 204 PER 2